

Imaginons que le Festival d'Avignon obéisse aux mêmes règles qu'un festival de jazz. En 2012, on y reprendrait, pour la quarantième fois, *Le Cid* dans la cour d'honneur et les jeunes acteurs continueraient à interpréter *Lorenzaccio*

comme Gérard Philippe en 1952 ! Une telle hypothèse est inimaginable, me direz vous, les théâtres du

*in*

ou

*off*

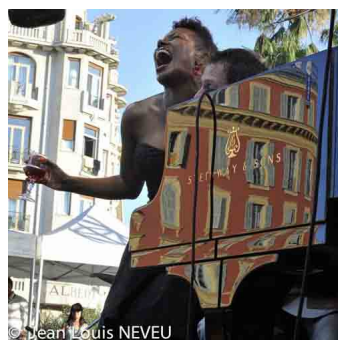
et les aficionados ne manqueraient pas de secouer le cocotier, comme ils l'ont fait en 1968.

Il faut donc croire que chez nous le mot *festival* a une perception différente quand on parle de théâtre ou de jazz. Là, on prend le risque de choquer car la préoccupation première est d'être dans le mouvement de la vie, ici, les yeux braqués sur la fréquentation, on se contente de servir la soupe commune concoctée par des agents et des tourneurs. De Marciac à Vienne, d'Antibes à Monte-Carlo, le menu est le même et personne, semble-t-il, ne trouve à redire.

Prenons en exemple, le Nice Jazz Festival, nouvelle version (du 8 au 12 juillet dernier). Après moult péripéties il est passé, depuis deux ans, sous le contrôle de la mairie qui n'avait pas été avare de critiques vis à vis du dernier gestionnaire quant aux choix artistiques de ce dernier. Pourtant, au final, ce qui est proposé consiste à appliquer les recettes des prédécesseurs en faisant appel à des musiciens qui, pour deux tiers d'entre eux, se sont produits sur une scène du département (Nice, Antibes, Vence, Cannes...) au cours des cinq dernières années (1).

Ce souci de plaire au supposé choix du public local obère toute démarche de recherche et de prise de risque. A terme, l'image de la manifestation risque d'en pâtir. Si la mairie n'y prend pas garde, le festival de jazz de Nice risque de rejoindre la cohorte des sympathiques et désuètes manifestations locales, comme la fête des mais ou le carnaval.

Ces préalables posés voyons la trace qu'a laissée dans notre mémoire ces cinq nuits de concerts entre la place Masséna et le Théâtre de verdure...



Dimanche 8 juillet : les femmes d'un coté, les hommes de l'autre...

Tandis que la scène Masséna était dévolue au chant féminin (China Moses, sa mère Dee Dee Bridgewater et Eryka Badu), le Théâtre de verdure était le domaine des hommes avec, en ouverture, groupe niçois New Meeting quartet (2). Dans la lignée de leur récent album *Lusitania*, il a offert une prestation élégante où le dialogue entre l'accordéon et la batterie évoquait des sonorités venues du Brésil ou des Antilles.



Changement brutal d'ambiance avec le septet d'Ibrahim Maalouf (3) pour un concert inattendu : un hommage à la musique des années 70, entre Miles Davis de *A Tribute to Jack Johnson* et Led Zeppelin. Ce répertoire a permis à son guitariste (François Delporte) de produire des riffs à la Jimmy Page. Quand l'orchestre revient à des sonorités orientales, c'est Youen Le Cam, joueur de biniou, qui tient le devant de la scène. Après ce set bourré d'énergie, le public était suffisamment chaud pour accueillir le quartet Eddie Louis/Richard Galliano (4).

Malheureusement, la tension est vite retombée. Galliano a fait l'essentiel du job tandis qu'Eddy Louis restait en retrait en se contentant d'accompagner ses comparses. Cette prééminence de l'accordéoniste ne manqua pas de réjouir le nombre croissant de personnes pour qui le piano à bretelles n'est pas uniquement l'instrument avec lequel Yvette Horner joue

*Perles de Cristal*



Lundi 9 juillet : Choix cornélien : Porter ou Redman ?

Cette journée fut, de notre point de vue, la plus riche du festival.

En première partie de soirée nous avons été séduits par la prestation de Bernhoft. Ce jeune norvégien, tout seul sur la scène Masséna, a su capter l'attention du public grâce à son look de Tintin déjanté et surtout grâce à ses qualités vocales. Il utilise toutes les techniques modernes de l'homme orchestre en passant du clavier à la guitare ou au yukulélé et maîtrise parfaitement l'usage du sampler. Sa voix est celle d'un chanteur de soul qu'il met au service de mélodies originales et pourtant familières à notre oreille.



Il joue des standards et quelques classiques de la Nouvelle Orléans.

à ses compositions

